

Sonja Kmec

# Von Identitäten und Identifikationen

*Seng Zänn soll een op d'mannst dräimol den Dag botzen: bis an d'Ecker, awer net ze fest fir d'Zännfleesch ze schounen. Och seng Identitéit soll ee pflegen, soe verschidde Leit. Oder seng Identitéiten, well et huet een der jo méi. Mä kann een déi pflegen? Vläch mat enger Aart Identifrice? Wéi d'Zänn veränneren och si sech am Alter, falen engem aus, ginn duerch Prothesen ersat, sti schief a gi riicht gemaach. Oder ennerstellt dese Verglach schon eng naturalistesch Siicht a stellt de konstruktivistischen Usaz vun deem Essay a Fro?*

Was bedeutet „Identität“ und wie wird der Begriff in den Geistes- und Sozialwissenschaften gehandhabt? Der Terminus ist so schwammig und wird so inflationär angewandt, dass verschiedene Wissenschaftler dafür plädieren, ihn als Forschungskategorie ganz abzuschaffen. D'après Rogers Brubaker, «identité» implique – sur le plan sémantique – une similitude dans le temps ou entre les personnes. Il faudrait donc écarter la notion d'«identité» lorsqu'on adopte un point de vue constructiviste. Brubaker propose comme alternatives les concepts d'identification, d'auto-compréhension et de groupalité, auxquels je reviendrai. D'autres chercheurs, comme p.ex. le sociologue Jean-Claude Kaufmann, auteur de *L'Invention du soi* (2004), plaident au contraire pour le maintien de «identité» comme catégorie scientifique, afin de ne pas laisser le terrain à ceux qui utilisent le même terme dans un sens essentialiste. Ceci semble d'autant plus justifié lorsqu'on ne se cantonne pas au domaine scientifique, mais essaie d'expliquer les processus de construction identitaire à un large public. Par souci pédagogique donc, et justement afin de souligner le caractère multiple, contesté et dynamique des identités que les représentations

mémorielles tentent d'enfermer et de fixer, ne faudrait-il pas garder la notion d'identité pour désigner l'objet d'étude? Même si, comme *instruments d'étude*, les alternatives proposées par Brubakers sont à prendre en considération?

---

**Der Terminus [Identität] ist so schwammig und wird so inflationär angewandt, dass verschiedene Wissenschaftler dafür plädieren, ihn als Forschungskategorie ganz abzuschaffen.**

---

Si le terme «identité» colle à son étymologie (du latin *idem*), il indique une similitude dans le temps ou entre les personnes. C'est-à-dire une personne serait la «même» de sa naissance à sa mort et elle aurait exactement les mêmes caractéristiques que ceux qui partagent son identité culturelle. Or le terme «identité» ne renvoie pas seulement à «idem» (*sameness, Gleichheit*), mais aussi au latin *ipse*. La notion d'ipséité (*selfhood, Selbstheit*) a été développée par le philosophe Paul Ricœur dans son ouvrage *Soi-même comme un autre*.

«Identité» (au sens de «ipséité») n'est pas figée dans le temps ou entre les personnes. Elle désigne un processus dyna-

mique et intègre la notion d'altérité. On ne peut être sans être unique et donc différent de «l'autre». Ceci vaut tant pour l'individu que pour un ensemble collectif. Les discours portant sur l'identité collective conçoivent également un «autre» qui sert de repoussoir. Les théories de différenciation sociale élaborées par Georg Simmel et Emile Durkheim montrent que le revers des dispositifs d'inclusion collective dans un «nous» chéri est l'exclusion des autres<sup>1</sup>.

Mit Identitätskonstruktionen (Selbstbild und Fremdzuweisung) als Prozess gibt sich auch die Psychologie ab. Ohne auf deren Forschungslage näher eingehen zu können, möchte ich doch auf ein rezentes Buch hinweisen, das für die Geistes- und Sozialwissenschaft relevant ist, da es einen Brückenschlag zwischen „personal identity“ und „social identity“ versucht. *Analysing Identities. Cross-Cultural, Societal and Clinical Contexts*, 2003 von Peter Weinreich herausgegeben, untersucht – anhand der so genannten Identity Structure Analysis (ISA) – die Interaktion zwischen individuellen und kollektiven Identitätszuschreibungen. According to Weinreich, personal identity (what is unique about a person) appears often to be linked to social identity (what he or she identifies with, such as ethnicity or national identity, gender, generation or religion, in short: group membership).

Es gibt zwei grundverschiedene Denkansätze in Bezug auf kollektive Identität. Gemäß der ersten Perspektive ist das, was die Gemeinschaft ausmacht, naturgegeben, unveränderbar und im Kern ihres Wesens angesiedelt. Diese Sichtweise wird als primordialistisch und essentialistisch bezeichnet. Die zweite Herangehensweise bezieht sich auf das Selbstverständnis des Einzelnen als Teil eines Kollektivs und erklärt dieses Selbstbild als kontextgebunden und als ein soziales Konstrukt.

The question for Weinreich, however, is not whether social identities are “primordialist”, i.e. perennial and essentialist, or “situationalist”, that is changeable and socially constructed, but the way people *think* about them. Or rather, the feelings they *express* about them, since the ISA method is based on discourse analysis. The conclusions Weinreich a.o. reaches regarding national identity are highly interesting:

» Few people adopt a totally primordialist or situationalist perspective. Those who are convinced that ethnic identity is unchangeable use nonetheless situationalist overtones to be politically correct. On the other side, those who are convinced that ethnic identity is a mere construct are often researchers working on the subject and hold situationalism as a consciously articulated ideology.

» There is a “basic tendency” towards primordialist thinking, which can be explained as the outcome of the socio-developmental psychology of the child’s early identification with kith and kin. If nationality is understood as referring to the larger community in respect to such ties, then nationality is thereby also experienced as being primordial. I stress “if”, because if *not*, as in my case, being born in Germany to a mother with a Luxembourg passport and a father with a Czechoslovak passport, then nationality is not experienced as primordial. I soon acquired the notion that nation states were as constructed as their everchanging anacronyms: the Christmas cards I sent my grandmother first went to the ČSSR (Czechoslovak Socialist Republic), after 1989 to the ČSFR (Czech and Slovak Federal Republic) and after the *divorce à l’amiable* in 1993 to Slovakia. Coincidentally, Weinreich’s own findings are based on a comparison of people from Slovakia and Northern Ireland.

» Migration or other biographical experience linked to border crossing or border shifting may induce some people to relinquish their primordialist perspective *en cours de route*. They come to appreciate that nations are not given entities for all time, but that they are socially situated, constructed and reconstructed in historical time.

» Most people express a mixture of primordialist and situationalist reasoning, which changes in the course of their life.



» In times of turmoil many people will retreat to primordialism in an attempt to retain a sense of core stability to their identities.

This last conclusion is one Jean-François Bayart fully endorses in his study *L'Illusion identitaire* (1996). L’auteur – politologue et situationniste convaincu – fustige ce qu’il appelle la «bêtise identitaire». Il montre comment des conflits se nouent autour de la notion d’identité dans les sociétés de l’Afrique subsaha-

rienne, de la Turquie et de l’Iran, mais aussi en Europe, comme on l’a vu dans les guerres de l’ex-Yougoslavie ou comme on en rencontre dans le racisme de tous les jours («je ne suis pas raciste, mais...»). Amin Maalouf, un écrivain qui réclame son identité libanaise et française, arabe et chrétienne, s’insurge également contre *Les Identités meurtrières*, titre qu’il a donné à son plaidoyer humaniste et beau à pleurer. Les deux livres restent d’une actualité brûlante.

Bayart cherche à montrer que chaque identité est au mieux une construction culturelle, une construction politique ou idéologique, c’est-à-dire *in fine* une construction historique. D’après l’auteur, il n’y a pas d’identité naturelle, il n’y a que des stratégies identitaires. Propos que l’on pourrait nuancer en se référant à Weinreich: il n’y a d’identité que dans les discours, que ce soit dans les *self-construals* ou dans la perception des autres. L’identité est donc conçue comme un système de représentations. Ce qui nous amène à un théoricien fondamental des questions d’identité culturelle, Stuart Hall, né en Jamaïque en 1932 et vivant en Angleterre depuis les années 1950. Dans ses conférences pour la Open University, publiées en plusieurs recueils, dont *Rassismus und kulturelle Identität*, Hall insiste – comme le fait Maalouf – qu’en toute personne se rencontrent des appartenances multiples qui s’opposent parfois entre elles et la contraignent à des choix déchirants. Diese widersprüchlichen, ungelösten Identitäten sind nicht biologisch determiniert, sondern historisch konstruiert. Nationale Kultur, so Hall, war nie bloß ein Ort der symbolischen Identifikation, sondern auch eine Struktur der Macht. Sie beruht auf dem Ausrad-

«Est-ce que toute personne peut revendiquer le droit d’aller dans une administration et de parler la langue identitaire en étant assurée que le fonctionnaire assis derrière son guichet la comprendra? Est-ce qu’une langue qui a longtemps été opprimée, ou tout au moins négligée, peut légitimement réaffirmer sa place aux dépens des autres, et au risque d’instaurer un autre type de discrimination? Il ne s’agit évidemment pas ici de se pencher sur les différents cas de figure, qui se comptent par centaines, du Pakistan au Québec, et du Nigeria à la Catalogne; il s’agit d’entrer avec bon sens dans une ère de liberté et de sereine diversité, en se débarrassant des injustices passées sans les remplacer par d’autres injustices, par d’autres exclusions, par d’autres intolérances, et en reconnaissant à toute personne le droit de faire coexister, au sein de son identité, plusieurs appartenances linguistiques.» (Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*. Paris: Editions Grasset et Fasquelle, 1998, p. 155-156)

ren interner (sozialer, regionaler oder ethnischer) Differenzen. Analog zu Michel Foucaults „Wahrheitsregimen“, die als institutionelle Arrangements die Entscheidung beeinflussen, was unter bestimmten gesellschaftlichen Verhältnissen als wahr zu gelten hat und was nicht, arbeitet Hall mit dem Begriff des „Repräsentationsregimes“. Repräsentationsstrategien beruhen unter anderem auf der Erzählung der Nation sowie Kommemorationsritualen, die durch Gründungsmythen und der Idee eines reinen, ursprünglichen Volkes die Kontinuität und Zeitlosigkeit einer Gemeinschaft unterstreichen sollen. Die „Erfindung der Tradition“, nach dem von Eric Hobsbawm und Terence Ranger geprägten Begriff, spielt dabei eine besondere Rolle. Sie zielt darauf, aus Unordnung (Krieg) Ordnung (Gemeinschaft) zu schaffen. Der Rückgriff auf „unsere Vorfahren“ kommt nach 1945 seltener vor und gilt im Hinblick auf völkische Ideologie als braun angehaucht. Wie Rolf Petri zeigt, wird oft ein Unterschied zwischen Bluts- und Traditionskette gemacht. Die gemeinsame (biologische) Volksabstammung wird durch einen (vermeintlich historischen) „Wurzeldiskurs“ ersetzt. PolitikerInnen setzen solche „Wurzeldiskurse“ besonders gerne ein, pour insister sur l'importance de la cohésion sociale et de la solidarité nationale. Or ce procédé opère généralement par opposition à d'autres groupes, grossièrement stigmatisés.

Le processus d'identification collective fonctionne surtout dans la contestation, par exemple lors de compétitions sportives ou lors de mouvements revendicatifs, régionaux ou sociaux, qui s'opposent à l'Etat centralisateur. Les stratégies d'identification ne sont donc pas (uniquement) mises en œuvre par les agents étatiques (cartes d'identité, fête nationale, commémorations, programme scolaire, etc.), mais font partie d'une modalisation représentationnelle dont l'Etat n'a pas toujours conscience et sur laquelle il n'exerce qu'un contrôle limité. C'est la conclusion à laquelle arrive Benedict Anderson dans son *Imagined Communities*, réédité en 1991.

Comme pratiques de labellisation externe, «identification» et «catégorisation» ne couvrent donc pas la totalité du nœud de questions que constitue le concept d'«identité». Rogers Brubaker a tenté de démêler les différents fils d'interrogation. Ses propos ont été adap-

tés à un contexte scientifique francophone par Martina Avanza et Gilles Laferté (voir tableau ci-dessous).

Diese beiden Modelle kann man vereinfachen, indem man unterscheidet zwischen der Identifikation von außen und dem internen Selbstverständnis. Avanza und Laferté haben so Brubakers zweite und dritte Kategorie unter dem Stichwort „appartenance“ zusammengefasst.

Die Unterscheidung zwischen „identification“ und „image“ ist schwieriger aufzuheben, da es hier zum einen um soziale Praktiken der Ausgrenzung geht (Identitätskarten, Staatsbürgerschaft) und zum anderen um diskursive Konstruktionen. Nichtsdestotrotz bezeichnen die erste und zweite Kategorie von Avanza und Laferté die *Produktion* von Eigen- und Fremdbildern, während ihre dritte Kategorie („appartenance“) die *Rezeption* und Verinnerlichung dieser Bilder meint.

Es handelt sich um zwei grundverschiedene Prozesse der Identifikation: „iden-

tification of“ und „identification with“, oder – wie es in dem neuen Projekt der Uni Luxemburg heißt – Soll-Identität und Ist-Identität. Diese beiden Dimensionen miteinander zu verknüpfen ist eine Herausforderung, der sich das pluridisziplinäre Projekt IDENT (Identités socioculturelles et politiques identitaires au Luxembourg) stellt. S'interroger plus systématiquement sur les conditions sociales qui font qu'une identification ou image sociale deviennent une appartenance et inversement. Le projet de recherche se déroulera au sein de l'Unité de recherche IPSE (Identités, Politiques, Sociétés, Espaces), un acronyme qui sert de reminder that the object of analysis is not "sameness" but "selfhood", with all its internal differences and contradictions.

Dogéint schéint d'Zännchirurgie e Kannerspill...

<sup>1</sup> Georg Simmel, „Über soziale Differenzierung“ (1890). In: Gesamtausgabe (Frankfurt a.M., 1989), vol. 2, p. 237-257; Emile Durkheim, Über die Teilung der sozialen Arbeit (Frankfurt a. M., 1996).

<p>Rogers Brubaker, "Au-delà de l'«identité»". In: <i>Actes de la recherche en sciences sociales</i>, n° 139 (septembre 2001), p. 66-85</p>	<p>Martina Avanza et Gilles Laferté, "Dépasser la «construction des identités»"? Identification, image sociale, appartenance. In: <i>Genèses. Sciences sociales et histoire</i>, n° 61 (décembre 2005), p. 134-152</p>
<p><b>Identification</b> catégorielle ou relationnelle par des agents ou, de manière plus ou moins anonyme, par l'intermédiaire de discours ou de récits publics.</p>	<p><b>Identification</b> ou labellisation externe, notamment par l'Etat moderne.</p>
<p><b>Auto-compréhension</b> ou la conception de ce que l'on a, de ce qui l'on est, de sa localisation dans l'espace social et de la manière (en fonction des deux premières) dont on est préparé à l'action. Cette représentation cognitive et affective que les gens ont d'eux-mêmes et du monde social dans lequel ils évoluent peut varier avec le temps et les personnes.</p>	<p><b>Image</b> sociale, production discursive de sens et de différence par les élites; représentations historiques, géographiques, artistiques, littéraires, etc.</p>
<p><b>Groupalité.</b> Ce sentiment d'appartenir à un groupe spécifique et limité que Max Weber qualifiait déjà de «Zusammengehörigkeitsgefühl». Il est engendré par le partage d'un attribut commun, ce que Brubakers appelle la «communalité catégorielle». S'y ajoute la «connexité relationnelle» (<i>netness</i>) qui dénote les attaches relationnelles qui lient les gens entre eux.</p>	<p><b>Appartenance</b> de groupe suivant la logique d'auto-identification active (selon les trajectoires et socialisations individuelles).</p>